

## Compte rendu

---

### Ouvrage recensé :

Louis-André DORION, *Socrate*. Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Que sais-je ? », 899), 2004, 127 p.

par Nestor Turcotte

*Laval théologique et philosophique*, vol. 63, n° 1, 2007, p. 180-182.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/016685ar>

DOI: 10.7202/016685ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

à l'exil, le prince Râma, une incarnation de Vishnu, perd son épouse qui lui est enlevée par le *râkshasa* Râvana, qui l'emporte à Lankâ. Après de multiples péripéties, des singes et des ours l'aideront à la retrouver. L'auteur traduit le terme *râkshasa* (que l'on rattache à une racine signifiant « garder, protéger ») par ogres, monstres anthropophages, esprits de la nuit ou vagabonds de la nuit. Il aurait été éclairant de légitimer ce choix, certes légitime, au moins dans le glossaire final. Râvana et tous les autres ennemis de Râma ne sont pas les géants des contes de fée occidentaux. Ces cannibales sont autant des gardiens de l'ordre brahmanique que des êtres dont il faut se garder. Peut-être par manque de sens poétique, je me suis encore une fois buté pendant ma lecture à certains animaux qui n'appartiennent pas à la faune de l'Inde : des alligators (p. 113, 364, 382, 423, plutôt que des gavials ou peut-être des crocodiles), un puma (p. 217, plutôt qu'une panthère) ou encore des chevreuils et des daims (p. 187, plutôt que des antilopes, des sambars, des chinkaras). J'ai noté quelques rares coquilles comme *Brahmâlôka* (p. 486, au lieu de *Brahmaloka*) ou *Sarayu* (p. 495, au lieu de *Sarayû*). Mais ce ne sont là que des vétilles. La préface est signée du professeur Olivier Lacombe, décédé le 2 juillet 2001 ; elle a donc dû être rédigée beaucoup plus tôt. On y trouve deux malheureuses coquilles : « descendantes », au lieu de « descentes », et « en temps qu'elle », au lieu d'« en tant qu'elle » (p. 10).

Serge Demetrian, aujourd'hui âgé de plus de quatre-vingts ans, est né en Roumanie. Il s'intéresse depuis longtemps à la littérature et à la philosophie hindoue. Il est devenu très tôt le disciple du Shankarâchârya de Kâñchîpuram et a suivi ce maître jusqu'à la mort de celui-ci en 1994. Ces deux livres sont le fruit d'un labeur qui s'est étalé sur plusieurs décennies. Les remarques qui précèdent entendent aider le lecteur plutôt que de le dissuader. Je considère en effet qu'il s'agit des deux meilleurs livres à mettre entre les mains de tout étudiant désirant rapidement s'initier aux deux grandes épopées classiques de l'Inde. En quelques heures, ces livres, sans prétentions, lui permettront de se faire une idée juste de ce que sont ces immenses œuvres et surtout lui donneront le goût d'explorer plus avant cet univers fascinant.

André COUTURE  
Université Laval, Québec

Louis-André DORION, **Socrate**. Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Que sais-je ? », 899), 2004, 127 p.

Socrate n'a rien écrit. Sa vie et sa pensée nous sont connues par des témoignages directs, c'est-à-dire par des écrits qui proviennent ou bien d'auteurs contemporains (Aristophane) ou bien de disciples (Platon et Xénophon). Il est connu aussi par des témoignages indirects. Le plus célèbre est évidemment Aristote, né quinze ans après lui.

Comme ces témoignages présentent de nombreuses divergences entre eux, chacun se demande s'il est possible de reconstituer, à partir d'un, de plusieurs ou de tous ces témoignages, la vie et surtout la pensée du Socrate historique.

C'est donc par fidélité à la conviction que la question socratique ne peut être définitivement résolue, mais aussi pour illustrer la diversité des représentations de Socrate, que l'A. choisit de livrer, dans ce petit ouvrage, en lieu et place d'un insaisissable Socrate historique, les différents portraits de Socrate brossés par les principaux témoins : Aristophane, Platon, Xénophon et Aristote.

Les plus anciens témoignages sur Socrate ne proviennent pas des milieux philosophiques, mais de la comédie attique. Aristophane est l'auteur comique qui s'est le plus acharné à dénigrer Socrate. Il le raille souvent dans ses écrits. Il lui consacre même une pièce entière, les *Nuées*. Pour lui, So-

crate a été un sophiste dans une phase première de sa vie. Ce portrait de Socrate a eu un effet dévastateur sur l'opinion publique athénienne. Et selon Platon (*Apologie*, 18b-d) aucune pièce ne lui a causé autant de tort que les *Nuées*. Lors de son procès, Socrate parlera de ses « *premiers accusateurs* », c'est-à-dire les auteurs de comédies qui sont responsables des calomnies qui l'accablent depuis une vingtaine d'années.

Selon l'A., le portrait de Socrate rapporté par Platon reste celui qui a eu le plus d'influence sur la pensée occidentale. Le personnage de Socrate figure dans plus de vingt dialogues dont la composition s'échelonne sur presque cinquante ans. Il présente l'origine de la vie philosophique de Socrate : l'oracle de Delphes. Il découvre qu'il n'y a pas de plus grand mal que l'ignorance, ou plutôt, que l'ignorance est à la source de tous les maux. Le philosophe est celui qui aspire (*philei*) au savoir (*sophia*) qui est l'apanage de la divinité. Mais cette aspiration suppose au préalable que l'on reconnaisse son ignorance, car celui qui croit savoir ne se mettra jamais en quête de la connaissance dont il est en réalité dépourvu.

Cette déclaration d'ignorance, un véritable *leitmotiv* dans les dialogues, est sans contredit l'un des traits par où le Socrate de Platon s'oppose le plus au Socrate de Xénophon. L'A. s'emploie à expliquer parfaitement la fameuse thèse de l'ironie socratique. Elle consiste, selon lui à une double feinte : non seulement Socrate simule l'ignorance, mais il feint également de reconnaître le savoir que son interlocuteur a la prétention de posséder. Ainsi, Socrate se défend d'enseigner et se présente souvent comme un élève désireux de s'instruire auprès de son interlocuteur.

Socrate ne pratique pas la réfutation pour elle-même, pour le simple plaisir de contredire une thèse, mais dans l'espoir de rendre son interlocuteur meilleur. L'individu réfuté doit avoir honte de sa propre ignorance, mais il s'agit d'une honte bénéfique, voire salvatrice puisqu'elle est la première étape de la conversion intérieure qui conduit à la connaissance, et par voie de conséquence, à la vertu et au bonheur. C'est le « *Connais-toi toi-même* ». La pratique de la réfutation est à ce point essentielle pour lui, qu'elle est même identifiée à la philosophie. Vivre en philosopant, ce n'est pas autre chose que de soumettre autrui et soi-même à examen (*Apologie*, 28e, 29c-d). Socrate devient ainsi un « accoucheur » d'âmes. C'est la maïeutique.

L'A. termine ce long chapitre en invoquant certains paradoxes socratiques, à savoir un certain nombre de positions éthiques défendues par Socrate, positions qui vont à l'encontre de l'opinion commune : 1) la vertu est une connaissance ; 2) personne ne fait le mal volontairement ; 3) les vertus constituent une unité ; 4) il vaut mieux subir l'injustice que de la commettre ; 5) il ne faut jamais répondre à l'injustice par l'injustice, ni faire du mal à autrui, pas même à celui qui nous en aurait fait.

Le Socrate d'Aristote est très bref, puisque celui-ci est né une quinzaine d'années après sa mort. Dans son œuvre, on trouve 34 courts passages portant sur l'apport de Socrate à la philosophie. Le principal mérite d'Aristote, selon l'A., est double : « Il y deux découvertes, en effet, dont on pourrait, à juste titre, rapporter le mérite à Socrate : le discours inductif et la définition générale, qui, l'un et l'autre, sont au point de départ de la science » (*Métaphysique*, M, 4, 1078 b 27-30, trad. Tricot).

La galerie des différents portraits de Socrate ne prend pas fin avec l'Antiquité. Chaque époque redessine son propre Socrate. Cela témoigne de l'extraordinaire source d'inspiration qu'il continue de représenter, même pour la philosophie moderne occidentale.

Un petit livre extrêmement bien fait. Documenté. À lire en parallèle avec le livre d'A.-J. Festugière, portant le même titre et publié en 1934.

Nestor TURCOTTE  
Matane, Québec

Bruno FAVRIT, **Nietzsche**. Puiseaux, Éditions Pardès (coll. « Qui suis-je ? »), 2002, 122 p.

Olivier MEYER, dir., **Nietzsche. Manuel de savoir-vivre surhumain de Friedrich Nietzsche - « Supérieur inconnu »**. Grez-sur-Loing, Éditions Pardès (coll. « Guides des citations »), 2005, 126 p.

Deux petits ouvrages de format identique sont parus chez le même éditeur — mais dans deux villes différentes, avec pratiquement le même titre et un nombre similaire de pages : voilà qui pourrait occasionner bien des confusions chez l'éventuel lecteur ! On pourra facilement les distinguer par le nom de leurs auteurs respectifs, l'année de parution et leurs numéros d'ISBN. À première vue, je dois admettre que la quatrième de couverture de chacun de ces deux livres avait soulevé en moi quelques réticences, surtout en y voyant deux allusions presque enthousiastes au « surhomme » nietzschéen, concept qui avait jadis donné lieu à des interprétations malheureuses, comme l'avaient écrit plusieurs commentateurs dont Christophe BARONI (*Ce que Nietzsche a vraiment dit*, Verviers, Marabout Université, 1975, p. 132). Cependant, Bruno Favrit rappelle brièvement l'origine de ces dérives ainsi que le rôle néfaste de la sœur de Nietzsche, Elisabeth, dans certaines publications posthumes du philosophe (p. 75). Nous sommes conscients que plusieurs études sont consacrées chaque année à Friedrich Nietzsche (1844-1900) ; nous ne présenterons ici que celles reçues par la revue. Ces deux livres écrits par des journalistes sont destinés à un large public et seront ici recensés successivement. Ils sont désormais disponibles au Canada grâce au bon travail de la maison de Diffusion Raffin.

Dans *Nietzsche*, Bruno Favrit propose un portrait succinct et général du philosophe ; son ouvrage se distingue surtout par l'originalité de ses subdivisions. Après un court rappel biographique (p. 9-28), l'auteur propose un survol des principales œuvres (de *La Naissance de la tragédie* à *La volonté de puissance*) regroupées selon trois thèmes : « Nietzsche l'inactuel », « Nouvelles valeurs, nouvelle morale », « L'affirmation dionysiaque ». La dernière moitié porte spécifiquement sur la réception critique des écrits nietzschéens, particulièrement en France mais aussi en Allemagne. Les avis d'écrivains français réunis ici se limitent toutefois à des citations de quelques lignes et non à un texte continu situant des opinions aussi diverses que celles de Jules Renard, Philippe Sollers, Jean Cocteau, André Gide. On appréciera en outre une série de photographies rares de Nietzsche, dont plusieurs datent de la période (1889-1900) où celui-ci avait sombré dans la folie. Enfin, quelques repères chronologiques, une étude astrologique (!) et une bibliographie centrée presque uniquement sur la France complètent l'ouvrage de Bruno Favrit.

Pour son *Nietzsche. Manuel de savoir-vivre surhumain*, Olivier Meyer a choisi librement une multitude de citations extraites de différents ouvrages philosophiques de Nietzsche, sans toutefois considérer son abondante correspondance. L'auteur a patiemment regroupé les aphorismes, maximes et citations sous près d'une centaine de thèmes, allant d'« action » à « Zarathoustra », en passant par « folie », « juif », « Napoléon », et « volonté de puissance ». Les extraits varient d'une seule ligne à une pleine page, en spécifiant le titre de l'ouvrage cité et parfois le folio de l'aphorisme, mais sans toutefois indiquer la date ni les numéros des pages, ce qui compliquera sans doute le travail de l'étudiant voulant éventuellement situer le contexte d'un passage. Néanmoins, les pages sur des thèmes riches comme « noblesse », « philosophie », « religion » sont particulièrement ferti-